

Boire et manger dans *The Grapes of Wrath*

Marianne Camus (Université de Bourgogne)

Cet article pose comme point de départ que *The Grapes of Wrath* est un roman centré sur la nourriture et cela dans la mesure où l'un des thèmes centraux en est la révolution qui verra l'agriculture, *i.e.* la production de nourriture par des professionnels pour la population dans son ensemble, passer de la ferme individuelle à l'entreprise agro-alimentaire. L'aspect macro économique de la question est confié aux chapitres intercalaires et à certains dialogues à visée didactique entre migrants (les deux hommes rencontrés au bord de la rivière par les Joad ou les conversations entre hommes du chapitre 26 par exemple). Ils renseignent les lecteurs sur la massification de la production, l'exploitation systématique des hommes et la destruction des produits non rentables. C'est à travers la relation des deux repas quotidiens qui rythment la vie des Joad, le petit déjeuner et le repas du soir, que l'aspect micro économique de la question est présenté. L'absence de repas de midi relève évidemment d'une stratégie narrative visant à montrer d'abord la frugalité naturelle des hommes de la terre, en opposition avec la surabondance inutile et gaspilleuse associée à l'agriculture californienne. L'imbrication des deux niveaux, ou plutôt la pénétration du macro dans le micro économique, est quant à elle rendue visible au lecteur à travers la scène à l'épicerie de Hooper Ranch, où le narrateur démontre autant qu'il montre comment tout profit est bon à prendre, ou comment récupérer immédiatement l'investissement consenti dans les salaires (ch. 26).

Mais si le besoin essentiel de nourriture est remplacé par l'appétit pervers, aux yeux du narrateur et derrière lui de l'auteur, pour l'argent, le caractère vital du besoin de manger est rappelé dans au moins deux scènes du roman, celle où Tom, privé de protéines animales durant ses quatre ans de prison, peut à peine attendre que le lapin de Muley Graves soit cuit pour le dévorer, et celle où Rose of Sharon, enceinte et mal nourrie, grignote un morceau de choux qui lui apportera le calcium dont elle a besoin. Ces deux scènes, si elles sont exceptionnelles dans l'intensité du besoin qu'elles révèlent, ne le sont certainement pas par leur sujet. La nourriture en effet est présente tout au long du roman, du premier chapitre, où la mort des jeunes pousses peut être vue comme emblématique de la disette qui va frapper les Joad comme tous les autres migrants, à la scène finale où Rose of Sharon donne le sein à un homme mourant de faim, geste d'un symbolisme aussi évident qu'ambigu. Entre les deux, la nourriture et les rituels qui l'entourent — préparation, consommation, partage et invitation — structurent, tout autant que le tracé de la route 66, le voyage à travers le pays puis les tribulations en Californie de ces migrants de l'intérieur. C'est cet aspect quotidien que nous nous proposons d'examiner.

La première remarque que l'on peut faire si l'on se penche sur cette consommation ordinaire dans *The Grapes of Wrath* est l'absence quasi-totale d'alcool, mises à part la bouteille de whiskey que Tom boit avec Casy au sortir de prison et l'ébriété occasionnelle et compulsive de John dont le texte ne nous donne d'ailleurs qu'une instance. La boisson de tous ces paysans semble être le café et rien que le café. Leur pauvreté peut certes expliquer cette sobriété, l'alcool étant un luxe qui passe après la nourriture. Mais le café, qui n'est pas produit sur place, est aussi un luxe dans cette économie où l'autonomie alimentaire est fondamentale,

alors qu'il est difficile d'imaginer une société rurale qui ne produise pas un alcool quelconque, qu'il soit de grain ou de fruit. L'explication réelle est sans doute d'ordre idéologique. Elle apparaît déjà en filigrane dans le fait que la bagarre où Tom tue un ami, bagarre qui l'envoie en prison est, de son propre aveu, due au fait qu'ils étaient tous les deux ivres. On sait également que dans une Amérique de la tempérance tout combat pour la justice sociale s'appuyant sur des arguments moraux — et c'est le cas de *The Grapes of Wrath* — se doit de présenter des victimes et des héros sobres s'il veut attirer et garder la sympathie du public. On ne peut non plus oublier le fait que dans la vision et la représentation steinbeckiennes d'un homme en harmonie avec la nature, les plaisirs ou les paradis artificiels ne sont pas vraiment de mise.

Cette harmonie avec la nature entraîne cependant une seconde remarque. Elle concerne l'absence de fruits et de légumes dans le régime alimentaire des Joad et de leurs semblables. On comprend sans peine qu'ils rêvent de raisins, pêches et autres oranges, fruits exotiques d'une terre plus généreuse que la leur. Mais il est difficile de concevoir qu'il n'y ait aucun fruit autour d'une ferme de l'Oklahoma. Pas le moindre pommier ou prunier qui pourtant poussent partout, par le moindre buisson de groseilliers. Ce manque est encore plus frappant quand plus tard surgit, de nulle part, le souvenir des pastèques que l'on mangeait l'été à la maison (199). Et à part les « greens » indéterminés qui accompagnent le dernier repas avant le départ, pas le moindre légume non plus. De nouveau cette absence est d'autant plus remarquable qu'une des premières choses que font les migrants, une fois arrivés en Californie, est d'investir des lopins de terre en friche pour y faire pousser carottes et navets (235), les légumes de base de tout potager. De nouveau, il s'agit d'une stratégie narrative de choix ou plutôt d'exclusion à visée multiple. Elle affirme d'abord la frugalité de ceux qui sont en fait présentés comme le sel de la terre, mais aussi une certaine simplicité virile, celle des pionniers qui ne demandent à la nourriture que de leur donner la force nécessaire au labeur du lendemain. Elle renforce également le contraste avec la surabondance de salades, pêches, etc. californiennes et participe ainsi à la construction dans le roman de la rupture sociale et idéologique entre la nouvelle Amérique triomphante et l'ancien pays modeste, indépendant, et écrasé. Finalement, elle participe d'une esthétique spécifique, une version littéraire et avant l'heure d'*arte povera*.

Ces deux remarques préliminaires montrent donc d'emblée que le traitement de la nourriture et des rituels qui l'entourent s'inscrit dans une stratégie narrative réfléchie et construite. Il s'organise autour de trois principes ou mouvements : le contraste, la spirale et ce que nous nommerons les cercles concentriques. Les termes ont été choisis pour suggérer à la fois l'idée de changement et de flux, ainsi que pour indiquer l'interconnexion avec d'autres thèmes ou motifs du roman.

Le plus évident des contrastes est bien entendu celui qui oppose ce que mange l'Amérique prospère et ce qui nourrit les migrants. En effet après avoir vu les Joad se mettre en route, chargés du porc salé, confectionné à partir de leurs cochons qu'ils avaient abattus de leurs mains, après les avoir vu ronger les os de porc rôtis au bord de la route, le chapitre 15 offre une image d'un contraste saisissant, celle de l'abondance de la nourriture offerte à l'appétit du voyageur dans les cafés restaurants le long de la route 66. La description commence par « pies in wire cages and oranges in pyramids of four. And little piles of Post Toasties, corn flakes, stacked up in designs » et finit sur les « pots of stew, potatoes, pot roast, roast beef, gray roast pork waiting to be sliced. » Le contraste entre abondance et frugalité est évidemment renforcé par celui qui oppose essentiel et superflu. Cela est visible dans le choix de boissons — Coca Cola, soda, bière et café — opposé à l'eau

dont la nécessité absolue est réitérée chaque fois qu'une famille s'arrête à une station service, ou le soir quand on choisit l'endroit où camper ; contraste marqué dans ce chapitre 15 par les petits garçons se désaltérant au tuyau, la conversation entre le migrant qui veut acheter du pain et Mae qui lui propose des sandwiches, et par l'aveu du père de famille que non seulement il ne peut s'acheter que du pain mais qu'en plus il doit rationner sa famille (un pain de 10 cents et pas 15).

C'est bien sûr le début du chapitre, déjà cité, qui donne le ton. La nourriture au sens propre du terme, au sens où des gens comme les Joad la comprennent, solide et consistante, n'est mentionnée qu'à la toute fin de la description du café. Les bonbons, biscuits, gâteaux et petits pâtés qui précèdent sont plus là pour occuper les moments d'ennui, cet ennui qui pousse à la consommation et que décrivait déjà le routier qui avait pris Tom dans son camion (ch. 2). L'appétit de ces voyageurs qui ne font aucun effort physique doit être stimulé et encouragé par la mise en scène, qu'il s'agisse de publicités montrant de belles filles en maillot de bain ou de la présentation « in pyramids » ou « in designs » des consommables, ou de bavardage avec une serveuse, accorte si possible. Rien à voir avec la casserole tirée sans façon du camion, rien à voir non plus avec le rêve de manger des oranges cueillies à même l'arbre ou de s'écraser des grappes de raisin sur le visage. L'équipement du café offre en outre la promesse de plaisirs périphériques, avec le juke-box et la machine à sous. Ce mélange de la satisfaction d'un besoin vital de la faim et celle de désirs fabriqués va de pair avec la perte de goût et la perte du goût. La scène répétée autour des gâteaux, dans le même chapitre, où le même « big, thick one » est d'abord un gâteau à la banane et ensuite un gâteau à l'ananas en dit long sur l'éroussement de l'appétit et des sens de cette Amérique dite avancée. Tout comme le mélange de « candy, cough drops, caffeine sulphate called Sleepless, No-Doze, candy cigarettes, razor blades, aspirin, Bromo-Seltzer, Alka-Seltzer » (154), indique l'estomac et le sommeil détraqués, conséquences d'un mode de vie coupé de la nature.

Cet éroussement des sensations est sans doute également dû au caractère mécanique et industriel de la nourriture servie dans les cafés, perceptible bien sûr dans le goût interchangeable des gâteaux mais aussi dans la présence de lames de rasoir parmi les bonbons et démontré à travers les gestes mécaniques d'Al préparant un hamburger. L'impression est que tout est minuté et millimétré, du hamburger préformé posé sur la plaque de cuisson au deux — pas trois — olives noires qui décorent l'assiette. La comparaison qui suit immédiatement cette scène, entre différents types de voitures n'est certainement pas innocente. La conjonction apparemment fortuite des deux descriptions renvoie de manière implicite aux principes macro économiques mentionnés plus haut. Et cela, de nouveau, de manière délibérée car cette scène est une répétition ou variation de celle du chapitre 5 où le jeune homme qui passe avec son énorme tracteur sur les terres des fermiers expulsés s'arrête pour déjeuner : « sandwiches wrapped in waxed paper, white bread, pickle, cheese, Spam, a piece of pie branded like an engine part. He ate without relish. » (39) Rien à voir avec la scène où Ma prépare le petit-déjeuner, ch. 8, pleine d'odeurs — viande en train de griller, pain chaud, café frais — et empreinte d'une générosité qui n'a évidemment plus cours dans l'établissement tenu par Al et Mae. On ne discute pas les cinq cents qu'on risque de perdre sur un pain, on invite deux inconnus à partager le repas. Ce contraste participe bien sûr, même si c'est de manière indirecte, à l'entreprise de valorisation du mode de vie des Joad. Une remarque accessoire, mais significative, et nous y reviendrons, est que la nourriture de la nouvelle Amérique n'est plus la responsabilité de la femme mais de l'homme.

La femme ne sert plus qu'à la présenter, que ce soit sous la forme des publicités sexy ou de serveuses se sentant obligées de faire du charme aux bons clients potentiels dans le but de les faire consommer, qu'ils aient faim ou pas.

Steinbeck (ou son narrateur) est cependant tout à fait conscient de l'attrait de cette nourriture toute prête offerte dans toute sa variété de couleurs et de designs. La fascination des deux petits garçons du chapitre 15 devant les bâtons de sucre d'orge, et plus tard, le désir impérieux de Ruthie pour les Cracker Jack en sont autant d'indications. Il semble pressentir que les enfants devenus adultes préféreront la nourriture toute faite, tout comme leurs aînés, Al et Connie ont déjà mentalement tourné le dos au monde de la terre et des chevaux pour celui de la ville et des voitures. Il n'en insiste pas moins sur le caractère néfaste de cette nourriture, en en faisant la cause de la trahison de Tom par Ruthie, mais aussi en montrant comment elle divise les pauvres entre eux :

Those families which were rich or very foolish with their money ate canned beans and canned peaches and packaged bread and bakery cake; but they ate secretly, in their tents, for it would not have been good to eat such fine things openly. (198-99)

La notion de contraste en ce qui concerne la nourriture dans *The Grapes of Wrath* est cependant plus complexe qu'une simple opposition entre une Amérique « moderne » et une Amérique rurale. Il y a une énorme différence entre la bûcherie solitaire de John — cochon rôti jusqu'à plus faim — et les repas pris en famille et qui incluent toujours pommes de terre ou pain. On peut cependant voir cette scène où John mange seul la moitié d'un porc comme positionnée au bord extrême d'une spirale descendante de la nourriture, spirale que le lecteur observe en premier lieu chez les Joad mais dans laquelle tous les migrants sont pris, spirale qui s'enfoncera jusqu'aux orties bouillies du dénuement absolu. La viande de porc, qu'il s'agisse de « bacon », de « fried side meat » ou de « boiled pork », est le signe d'une certaine sécurité et d'un certain confort alimentaire. Mais il s'épuise au fur et à mesure que les Joad s'éloignent de leur terre ; on en arrive au « neck meat » et au « stew », les bas morceaux qui signalent l'arrivée des jours maigres. Il disparaît ensuite, ne reparaissant que comme le souvenir d'un temps où le travail nourrissait son homme. C'est l'épisode où Tom est attiré, à son arrivée à Weedpatch, par l'odeur du petit déjeuner habituel — lard et pain frais — préparé dans une famille dont les hommes ont trouvé du travail (289). L'hypothèse est confirmée par le chapitre 27, chapitre intercalaire qui se clôt sur cette récompense suprême après une journée de cueillette de coton, « Side-meat tonight, by God! We got money for side-meat! [...] Run in ahead an' git us four poun' of side meat. » (p. 408) C'est le rêve de Tom quand ils trouvent du travail à Hooper Ranch : « Meat and bread an' a big pot of coffee with sugar in. Great big piece of meat. » (372) Rêve déçu : la livre de viande hachée de troisième qualité dont ils doivent se contenter signe d'une certaine manière la fin de l'espoir d'une vie meilleure. La réapparition fugitive de la viande sous forme de côtes de porc et de bœuf avant la catastrophe finale est comme la dernière étincelle d'un feu mourant.

Le porc, indissociable de l'économie rurale autonome est évidemment hautement symbolique, tout comme l'autre aliment de base, le pain, dont l'évolution est tout aussi frappante. Les « high brown biscuits » (75) et les « Dutch oven biscuits » laissent place au pain du pauvre, « fried dough », qui est associé aux orties bouillies (236). Il est difficile de ne pas voir ici une allusion ironique aux herbes

amères et au pain non levé accompagnant dans la Bible l'agneau pascal mangé par les Israélites en souvenir des années amères passées sous le joug égyptien. Ironique car les Joad n'en sont pas encore à commémorer, ils sont en plein dans les années amères. Mais le fait que le pain n'est plus levé n'est pas le seul signe de la dégradation du régime alimentaire des migrants. Il faut aussi noter le passage du pain de blé, satisfaisant et nourrissant, aux produits à base de farine de maïs, la farine des plus pauvres qui rassasie sans vraiment nourrir : « cornbread », « cornmeal mush », « pone and gravy », « fried ponēs » remplacent le pain et les biscuits à base de blé, quand on a balayé les derniers restes d'un wagon.

On ne peut ignorer non plus le café et le sucre, aliments plaisir par excellence. On aime le café bien sucré et le manque de sucre est lui aussi noté et déploré de manière systématique : lorsque Ma s'excuse que le café qu'elle offre au directeur du camp n'est pas sucré (304), quand elle insiste dans le magasin de Hooper Ranch (373) sur la nécessité d'avoir du sucre pour que le repas après la journée de travail soit un vrai repas, et quand elle mentionne à deux reprises (397-8) qu'il faut choisir de mettre du sucre dans son café ou dans la bouillie de maïs, montrant ainsi qu'elle le ressent comme une privation quasi insupportable. Café et sucre, plaisirs innocents d'un peuple simple comme l'enfance, deviendront eux aussi souvenirs des temps heureux.

Mais le texte ne se contente pas de symboles, il rapporte la malnutrition qui s'installe quand les pommes de terre en arrivent à constituer tout le repas, la graisse où elles cuisent le seul luxe, trace du goût de la viande disparue (« sliced potatoes in deep grease », 267). Graisse qui viendra à manquer à son tour ; ne resteront alors que des pommes de terre cuites à l'eau sans même, parfois, les laver. Le fonds est touché quand le lecteur apprend que les Joad n'ont plus que « one day' more grease an' two days' flour, and ten potatoes » pour huit personnes (350).

Il faut aussi noter que, de manière apparemment paradoxale, c'est sur cette route vers la famine que le lecteur trouve les fruits, absents de l'alimentation habituelle des migrants. Mais le traitement de ces symboles de l'abondance et du luxe est brutalement ironique. Les raisins et les pêches rendent les enfants sous-alimentés qui s'en gavent malades, d'abord les petites filles qui se nourrissent de raisins verts à Weedpatch, et ensuite Winfield qui fait un malaise d'avoir mangé trop de pêches. Le message est clair : les fruits de la terre promise, ou du pays de Cocagne, sont empoisonnés.

Tout aussi important que l'appauvrissement en qualité et en quantité de la nourriture, il y a la dégradation de l'acte de manger, aussi frappante, à mon avis que le « squatters' circle » remarqué par J. H. Timmerman. Car si on s'assied en rond pour prendre les décisions, on s'assied aussi autour d'une table ou d'un feu pour manger ensemble. La menace sur le cercle du repas pris en commun est déjà présente chapitre 8 lorsque Ma s'excuse et demande aux membres de la famille de s'asseoir où ils peuvent, car il n'y a pas de place dans la maison de John pour manger autour de la table. L'image suivante que nous donne le texte est celle de la famille « [standing] by the roadside, gnawing the crisp particles from the pork bones » (126), scène qui sera répétée à plusieurs reprises, par exemple avec les biscuits froids et durs mangés en route (360). La perte de la sociabilité du repas pris ensemble est parfaitement résumée dans la description du premier repas après la journée à cueillir les pêches : « They took the plates. They ate silently, wolfishly, and wiped the grease with the bread. The children retired into the corner of the room, put their plates on the floor, and knelt in front of the food like little animals. » (379) La

scène rappelle celle du début du roman où Tom s'attaque au lapin « scowling, like an animal » (56).

De manière plus générale, et plus significative, ce qui est en fait en danger est le principe de partage de la nourriture qui règne traditionnellement chez ceux qui la produisent. C'est le principe qu'énonce, difficilement car il n'a pas le don de la parole, Muley Graves quand il dit : « what I mean, if a fella's got somepin to eat an' another fella's hungry—why, the first fella ain't got no choice. I mean, s'pose I pick up my rabbits an' go off somewheres an' eat 'em. See? » (51-2) Mais ce qui semble inconcevable à Muley Graves ne l'est déjà plus pour le fils de fermier conducteur d'engin casseur de maison, déjà mentionné, capable de manger entouré d'enfants affamés. La scène où les plus riches se cachent pour manger est reprise et développée quand Ma cuit une pauvre potée avec ce qui reste de porc entourée d'enfants faméliques attirés par l'odeur de viande. Déchirée entre son instinct du partage « naturel » et son instinct de préservation de sa famille, elle envoie les siens manger dans la tente et déclare « 'we can't do that no more [...] We got to eat alone' » (258). Mais elle ne peut tout à fait abandonner les principes ancestraux et réduit la ration des siens pour nourrir, un peu, les autres. A la mère courroucée dans sa fierté, elle rappelle d'ailleurs ces principes : « S'pose you was cookin' a stew an' a bunch a little fellas stood aroun' moonin', what'd you do? We didn't have enough, but you can't keep it when they look at ya like that.” (258)

Cela mène directement à la dernière ligne de force du traitement de la nourriture dans *The Grapes of Wrath*, les cercles concentriques qui mènent au rôle civilisateur et stabilisateur des femmes. C'est un rôle qu'elles assument, en partie du moins, à travers leur fonction de distributrices de nourriture. Car le contraste entre les orgies de viande de Tom et John et les repas familiaux fonctionne aussi à un autre niveau. Sans aller aussi loin que l'opposition entre cru et cuit énoncée par Lévi-Strauss, il n'en demeure pas moins qu'il est tentant de voir dans cette opposition une sorte de raccourci entre le chasseur/prédateur et le cultivateur. L'impression est que l'homme livré à lui-même régresse automatiquement à l'état de prédateur. Il ne se civilise qu'une fois intégré dans une tribu mixte (*i.e.* avec des femmes) où la culture et les soins qu'elle nécessite prennent le pas sur la chasse.

Certainement la nourriture consacre le rôle central de Ma, et à travers elle de toutes les femmes. C'est grâce à sa fonction nourricière qu'elle instaure et représente l'ordre, la sociabilité et la générosité. La fonction est certes traditionnelle et imposée mais elle n'a aucun désir de l'abandonner. Il n'y a qu'à se rappeler son hésitation quand Casy offre de prendre sa place dans la salaison du porc (109). Il faut ici noter, en passant, que si Casy donne alors un bel exemple de féminisme appliqué, ce sera bien le seul. Il ne mettra plus la main à la pâte, pas plus que les autres personnages masculins. Mais on peut aussi penser à son irritation quand Pa, envoyé faire les courses, revient avec un pain de magasin ; elle le ressent presque comme une insulte, le pain, base de la nourriture familiale, étant préparé quotidiennement par toute maîtresse de maison qui se respecte. Mais si nourrir est un rôle crucial, c'est aussi et peut-être surtout en ce qu'il organise la famille. Le texte mentionne de manière répétée le rituel du campement du soir où les enfants vont chercher de l'eau et les hommes du bois pour le feu, tous serviteurs de la mère, qui fait un peu figure de prêtresse des nourritures terrestres. Cette impression est renforcée par la description des gestes de la cuisinière qui, si elle relève d'une observation précise et d'une représentation réaliste, n'en dégage pas moins, par la répétition systématique qu'en fait la narration, ce qu'il y a de rituel, de presque sacré en eux et leur confère ainsi un caractère universel.

Un des premiers aspects de ce rituel est la graisse de cuisson qui donne du goût et qui réconforte même quand on n'a que des pommes de terre à y faire cuire. Un autre est le « *gravy* », que l'on confectionne en saupoudrant de farine la graisse de cuisson, geste que le narrateur décrit chez Ma mais aussi chez la toute jeune femme que Tom observe en train de préparer le petit déjeuner à Weedpatch. Ces procédés culinaires peuvent apparaître d'une extrême simplicité, mais ils doivent être appréhendés en comparaison avec les orgies carnées de Tom et de John, où la préparation se limite au rôtissage. L'importance de ces accessoires du repas, si humbles soient-ils, est confirmée par le désir intense qu'exprime Ma, à un moment particulièrement difficile, de refaire des réserves de nourriture, ce qui veut surtout dire pour elle, de la farine et du saindoux (366), les ingrédients de base du fameux « *gravy* ». Privée de ces ingrédients, elle est dépossédée de sa fonction première, ce dont elle se désole de manière récurrente, « *We ain't et nothin' cooked right since we came from home* » (248) n'étant qu'une instance parmi d'autres.

Le rituel se poursuit par le partage. C'est Ma qui appelle à table et qui, quand les quantités sont limitées, donne à chacun sa part, comme lorsqu'elle distribue les hamburgers après leur première journée à cueillir les pêches (378). C'est Ma qui décide de donner moins aux siens pour laisser quelque chose aux enfants affamés du camp. Le seul que l'on voit se servir lui-même sans s'occuper de la maîtresse de maison ou des autres est Grampa dans le chapitre huit. Est-ce le privilège de l'âge, un signe de sénilité, ou une indication qu'il n'est pas sorti (ou est retourné) à la sauvagerie initiale de l'homme ? Il n'en demeure pas moins que la cérémonie du partage, directement liée à la sociabilité autour de la nourriture, est elle aussi du domaine de la femme. Par sociabilité, nous n'entendons pas les bonnes manières qui ne sont évidemment pas un souci premier pour ces gens de la terre. Le narrateur mentionne en fait à plusieurs reprises la manière dont ils dévorent, ou s'empiffrent plutôt qu'ils ne mangent.¹ Nous faisons en fait référence à la manière dont la nourriture ou le repas s'inscrit dans les rapports humains à travers l'invitation. C'est Ma qui décide qu'il y a assez pour nourrir Casy et qu'il peut les accompagner. C'est Ma qui invite les Wilson à manger avec eux et qui leur laisse de quoi se nourrir quand ils doivent continuer sans eux. On peut aussi noter que Sairy invitée assume immédiatement son rôle de femme pourvoyeuse de nourriture en offrant les pommes de terre du repas. Et quand Al annonce ses fiançailles, la réaction instinctive des deux mères est d'organiser une célébration, et si on n'a pas de quoi faire un gâteau, on fait au moins des crêpes au sirop et au sucre.

Cette sociabilité va de pair avec la générosité qui est celle de Ma, la grande prêtresse de la nourriture du roman, et à travers elle, de la culture rurale en général. Elle n'est bien sûr pas la seule femme du roman à cuisiner pour les siens ou à inviter les autres. On pense par exemple à la jeune femme de Weedpatch camp qui a exactement les mêmes gestes que Ma, sans en avoir encore l'autorité ; elle laisse le père inviter Tom à partager la nourriture. Le sentiment, cependant est que la tradition est transmise et perdue. Cette générosité s'exprime tout au long du roman à travers le choix de qualificatifs qui indiquent tous l'abondance, du cœur autant que des aliments : « *A great pan of high brown biscuits* » (75), « *she shook flour into the deep grease to make gravy, and her hand was white with flour* » (79), « *big biscuits, thick gravy* » (81), « *deep grease* » et « *square pan full of big high biscuits* » (290, nos italiques).

¹ On pense à Grampa au petit déjeuner (79-81), mais le reste de la famille n'est guère plus raffiné (84). On pense à l'Oncle John mangeant son cochon (32) mais aussi au repas de hamburgers (379) et à Tom, que ce soit avec le lapin ou lors d'un repas ordinaire (416).

Mais, et ce dernier point fera office de conclusion en forme d'interrogation, cette ordonnatrice en chef de la nourriture dans *The Grapes of Wrath* qu'est Ma ne se met jamais à table. Le narrateur la décrit en train de cuisiner, de servir, de ranger, mais jamais de manger. Est-ce la trace des mœurs patriarcales qui voulaient qu'une femme ne s'assie pas à table avec les hommes ? Est-ce dû au statut surhumain du personnage, auquel il est fait allusion dans le chapitre 8 ? La grande prêtresse des repas serait au-delà des nourritures terrestres, interprétation que semble confirmer le fait que les gestes de la cuisine accompagnent chez Ma ceux de la pensée. C'est toujours autour des repas du soir qu'elle soulève les problèmes (familiaux ou plus généraux), initie les discussions et provoque les décisions. Il y a plusieurs exemples mais le chapitre 26 offre sûrement le meilleur, en particulier tout au début du chapitre :

The Joad family lingered after their supper [...] "We got to do somepin," she said. "[...] You're scairt to talk it out [...] Can't bear to talk it out. Well you got to. [...] You got to talk it out. Now don't none of you get up till we figger somepin out."
(350)

Nourrir les hommes serait une manière de susciter ou de stimuler en eux la pensée. En arrivons-nous alors à la conjonction de la femme et de la nourriture, éléments essentiels de la philosophie déjà complexe et ambiguë de Steinbeck ? Nous laisserons à chacun le soin de répondre.

Sources

Gladstein, Mimi R. « Ma Joad and Pilar: Significantly Similar » in *Steinbeck Quarterly* 14. 3-4, 1981.

Hayashi, Tetsumaro, ed. *Steinbeck's Women: Essays in Criticism*. Muncie, IN: Steinbeck Society of America, Ball State University, 1979.

Lévi-Strauss, Claude. *Mythologiques: Le cru et le cuit*. Paris : Plon, 1964.

Schmidt, Gary D. « Steinbeck's 'Breakfast': A Reconsideration » in *Western American Literature* 26-4, 1992.

Timmerman, J. H. « The Squatters' Circle in *The Grapes of Wrath* » in B. A. Heavilin, ed., *The Critical Response to John Steinbeck's Grapes of Wrath*, Westport, Coo Greenwood P, 2000.

Whitman Sylvia and Marx Trish. *The History of American Food*, Minneapolis, MN: Lerner Publishing Group, 1996.